

A glass filled with various colorful pills and capsules, including red and white capsules, blue and yellow capsules, and green and white capsules. The glass is set against a light blue background.

Véronique Lettre
Christiane Morrow

Plus fou que ça... tumeur !

récit

10
10

Prologue

Lorsque j'ai reçu mon diagnostic de cancer, j'ai eu un choc. Mais je n'ai pas senti le monde s'écrouler autour de moi. Confronté au spectre de la mort, l'être humain peut curieusement devenir très fort. Bien sûr, on se demande : « Pourquoi moi ? » On cherche une explication, on cherche la cause. Mais le cancer est injuste. Il touche qui il veut, quand il veut.

J'ai vite été submergée de lectures recommandées par mes amies, mes collègues et ma famille. Ils avaient les meilleures intentions du monde, mais je trouvais ces lectures lourdes et déprimantes. Vivre le cancer est déjà assez difficile, je n'avais pas envie de lire sur le sujet en plus !

J'avais besoin de rire, de dédramatiser. J'avais envie de légèreté pour traverser les mois difficiles qui m'attendaient. Je n'ai rien trouvé. Alors je me suis dit : « Pourquoi ne pas écrire moi-même le livre que j'aurais tant voulu avoir sous la main ? »

Peut-être que certaines personnes seront offusquées par mes propos. Car après tout, comment peut-on rire d'un sujet aussi grave ?

C'est vrai. Le cancer, ce n'est pas drôle. Mais mieux vaut en rire qu'en mourir.

De toute façon, s'apitoyer sur soi-même ne changera pas la situation et il faudra bien passer à travers. Autant le faire avec humour. Et d'ailleurs, n'est-il pas prouvé que le rire est thérapeutique ?

Alors j'espère que vous prendrez le parti d'en rire avec moi et que ce livre vous touchera, que vous soyez vous-même atteint ou non de cette terrible maladie.

Bonne lecture !

Il était une fois...

Je m'appelle Véronique. Au moment d'écrire ces lignes, j'ai trente-six ans, trois enfants en garde partagée, deux chats à temps plein et... un cancer cérébral.

Mon aventure a débuté de façon invraisemblable. En janvier 2009, je faisais de la planche à neige avec Mon Chum au centre de ski de Bromont lorsque j'ai fait une banale chute sur le dos. Évidemment, c'était notre dernière descente et j'étais presque arrivée au bas de la piste (avez-vous remarqué que c'est souvent comme ça lorsqu'on a un accident ?). Une chute comme j'en fais régulièrement en planche à neige. Pas de quoi s'inquiéter, surtout avec un casque !

Sauf qu'à l'impact la douleur a été telle que j'avais la sensation d'avoir reçu un coup de 2 x 4 derrière la tête (bon d'accord, je n'ai jamais reçu de coup de 2 x 4 derrière la tête, alors je ne sais pas « vraiment » ce que ça fait,

mais je suis à peu près certaine que si j'en recevais un, ça ressemblerait à ça).

Évidemment, trop fière (ou trop stupide !) pour demander à Mon Chum d'aller chercher de l'aide, j'ai repris mon courage – et mon snowboard – et descendu la pente jusqu'en bas. Il est parti chercher la voiture et nous avons pris la direction du chalet. Sur la route, je me suis mise à vomir. Je savais pourtant très bien que lorsqu'on reçoit un coup violent sur la tête et qu'on vomit, il faut se rendre à l'hôpital. Mais c'était dimanche et je devais prendre un avion pour Toronto le lendemain. Des clients importants. Une rencontre que j'attendais depuis plusieurs semaines et d'une importance capitale pour l'agence de publicité pour laquelle je travaillais (du moins, c'est ce que je croyais, mes priorités étant légèrement différentes à l'époque).

Une fois au chalet, j'ai dit à Mon Chum d'un air déterminé : « Je vais prendre un Gravol et me coucher un peu. » Il n'avait pas l'air convaincu de l'intelligence de la chose, mais il a appris par expérience de notre vie commune qu'il est très ardu de me faire changer d'idée. J'imagine qu'il a abandonné avant même d'essayer de me ramener à la raison.

Trois heures plus tard, je dormais encore et j'avais toujours un avion à prendre le lendemain. Mon Chum est venu me réveiller doucement en me faisant comprendre qu'il serait temps de rentrer à la maison si je voulais prendre cet avion. Je me suis levée, convaincue d'avoir réglé mon problème, quand soudain je me suis mise à vomir... en jet ! (Croyez-moi, on ne peut pas s'imaginer à quel point ça peut se rendre loin avant de l'avoir vu de ses propres yeux !)

J'ai descendu l'escalier, l'air penaud et vaincu. « Je crois qu'il va falloir aller à l'hôpital. Mais je ne veux pas aller à Cowansville. D'un coup qu'ils me gardent...

ramène-moi près de la maison.» Ce compromis a eu l'air de lui plaire, puisque vingt minutes plus tard, nous étions en route, direction Boucherville. Arrivée à l'urgence, j'ai expliqué mon cas à l'infirmière du triage, qui m'a demandé de prendre place dans la salle d'attente. Deux suppositoires anti-nausée plus tard, j'attendais toujours, devant des patients qui n'avaient vraiment pas l'air d'être plus mal en point que moi. Lorsque le médecin de garde a enfin réussi à me voir, il m'a prescrit immédiatement un examen au scanner.

En bonne publicitaire que je suis, cette idée m'a paru très inspirée et originale. Je saurais plus tard qu'il n'avait manifesté aucune créativité, mais avait tout simplement appliqué le protocole médical en usage. Ce n'était que le tout premier choc de culture entre mon univers, celui de la publicité, et le monde médical.

À partir de là, tout s'est enchaîné très vite. Ils ont fait venir Mon Chum dans la salle d'examen. En quelques instants, j'étais devenue une patiente, c'est-à-dire une espèce invisible. Le personnel ne s'adressait plus qu'à lui, comme si l'examen avait révélé que je n'avais pas de cerveau. Je dois tout de même admettre que ledit cerveau n'était plus au meilleur de sa forme.

« Elle a une importante hémorragie cérébrale. Nous allons devoir la transférer d'urgence au centre de traumatologie de l'hôpital voisin. » Mon Chum et moi avons accusé le coup sans réagir. Nous n'étions pas vraiment inquiets à ce stade-ci : j'étais sonnée, j'avais mal à la tête, mais j'étais toujours consciente. Je parlais, je n'étais pas paralysée. Tout ne devait pas aller si mal, quand même ! Nous étions davantage surpris d'apprendre que je ne pourrais pas être soignée sur place et que je devais être transférée, aux soins intensifs en plus !

Tout s'est déroulé rapidement. Couchée sur une civière, abasourdie par l'effet combiné de l'hémorragie

et des médicaments, j'étais devenue totalement impuissante. Mon Chum devait suivre avec l'auto. À ce jour, j'ignore encore dans quel état il a conduit, et je préfère ne pas le savoir. C'est ainsi qu'à trente-six ans j'ai fait mon premier voyage en ambulance. Malheureusement, je n'aurai rien de palpitant à raconter à mes enfants sur ce trajet, ce qui décevra Mon Fils qui rêve de se promener à toute vitesse dans un véhicule muni d'une sirène.

Je ne me souviens à peu près de rien, sauf d'un méchant courant d'air lors du transfert dans l'ambulance. Il faisait -20 °C à l'extérieur et une jaquette bleue d'hôpital, même avec quelques draps de flanelle, ne remplacera jamais un habit de ski, croyez-moi !

Je me souviens confusément d'avoir entendu une sirène, mais je ne suis plus certaine de rien, et encore moins si c'était bien celle de mon ambulance que j'entendais. J'étais en train de rater le plus excitant ! Vers minuit, je suis enfin arrivée à destination : les soins intensifs du centre de traumatologie.

Dans l'ascenseur, j'ai eu un bref moment de lucidité, où j'ai vu Mon Chum à mes côtés. « Ahhhh... t'es là », lui ai-je lancé, complètement droguée, mais drôlement soulagée de le savoir près de moi. Il était mon seul repère dans cette suite décousue d'événements et de sensations dont je ne retrouvais plus le fil.

C'est ainsi que je me suis retrouvée sous surveillance aux soins intensifs durant cinq jours. Le Neurochirurgien qui m'avait prise en charge à mon arrivée à l'hôpital semblait vraiment intrigué par mon cas. Il n'arrivait pas à comprendre qu'avec une telle hémorragie je ne sois pas plongée dans le coma. Mais le fait est que je me sentais bien, à part des maux de tête très inhabituels pour moi qui n'avais jamais souffert de la moindre migraine de toute ma vie. Mon Chum et moi

avons même poussé l'audace jusqu'à jouer aux cartes sur mon lit d'hôpital pour passer le temps, au grand dam du Neurochirurgien qui n'y comprenait toujours rien. Avouons qu'une patiente des soins intensifs jouant aux cartes, ce n'est pas chose commune. Bon, je me suis fait battre à plate couture, mais disons que... j'avais des circonstances atténuantes pour expliquer ma cuisante défaite !

Mon Chum me rendait visite tous les jours, mais je lui avais demandé de ne pas emmener les enfants pour le moment. Je trouvais inutile de leur infliger la vue de patients branchés aux soins intensifs. Quant aux patients, j'aurais trouvé ingrat de leur imposer le tapage et les chicanes incessantes de mes enfants. De plus, connaissant avec quelle intensité ils règlent parfois leurs différends, je ne voulais pas être responsable d'une aggravation, potentiellement fatale, de l'état de santé de mes voisins qui avaient déjà l'air tellement plus mal en point que moi. Heureusement, Ma Sœur et moi ayant passé l'âge de ce genre de querelles enfantines, elle pouvait, sans risque pour les autres patients, venir luncher avec moi.

Lorsqu'elle n'arrivait pas à me caser dans son horaire de travailleuse-autonome-mère-de-famille-avec-conjoint-qui-travaille-à-l'extérieur, elle envoyait sa voisine aux nouvelles. Il faut préciser que cette dernière travaille comme infirmière au bloc opératoire du même hôpital. Elle venait m'encourager, me faire sourire. Je ne le savais pas encore, mais elle allait m'apporter bien davantage. Mon moral et mon état général se maintenaient ; j'avais assuré à Ma Mère qu'il était inutile pour le moment qu'elle vienne de Québec pour être à mon chevet.

Quelques jours après mon arrivée aux soins intensifs, Le Neurochirurgien a commencé, lors d'une de

ses visites de routine, un interrogatoire pour le moins étrange :

« Est-ce que vous avez étudié ? »

Non, mais, pour qui se prend-il ? Ce n'est pas parce que je suis confuse à cause de toutes les substances qu'il me prescrit lui-même que je suis débile. Après tout, j'occupe quand même un poste de vice-présidente dans une grande agence de publicité.

« Est-ce que vous lisez ? »

Est-ce que je sais lire ou est-ce que je lis la presse tous les matins ?

« Est-ce que vous travaillez ? »

Ben tiens, je me rappelle vaguement que j'avais un avion à prendre. Des clients importants...

« Prenez-vous de l'alcool ? »

Ben là, un verre de vin le soir. Et le midi quand je suis avec des clients. Et peut-être un apéro le vendredi. Et quand je mange avec des copines. Et quand on fait des parties de famille chez Ma Sœur. Et quand je reçois...

« Avez-vous déjà pris de la drogue ? »

Je ne répondrai qu'en présence de mon avocat. Mais où diable veut-il en venir ?

Et le chat est sorti du sac. Du moins, le premier chat, car il y en aurait d'autres. Toute une portée même.

« C'est que je ne comprends pas : le scan montre que votre cerveau est plus petit que la normale. En fait, votre cerveau ressemble à celui d'un alcoolique fini !

— À quoi ???? »

— Au cerveau d'un alcoolique fini. Atrophié. »

Mon Chum s'est mis à rire devant mon expression catastrophée. Bon. Je voyais déjà l'utilisation tordue qu'il pourrait faire de cette révélation. « Laisse faire, chérie, tu ne peux pas comprendre. Avec ton petit cerveau... »

Par ailleurs, je n'étais pas droguée au point de ne pas saisir moi aussi comment cette particularité ana-

tomique pourrait m'être utile : « Que dis-tu, chéri, le compte conjoint est à zéro ? Ah ! Tu sais avec mon petit cerveau, j'oublie tant de choses... »

Mise au courant de la chose, Ma Mère s'empresserait de réfuter avec fougue, avant même que l'idée ait eu le temps de nous effleurer, l'hypothèse d'une quelconque incursion du côté des drogues pendant sa grossesse. Soupçons pas si farfelus, quand on sait que j'ai été conçue au début des années soixante-dix...

Cette révélation allait même occasionner des dommages collatéraux chez Ma Sœur, légèrement hypocondriaque, qui passerait le reste de sa vie à se demander, à chaque défaillance de mémoire, si elle n'était pas elle aussi affligée d'une atrophie cérébrale.

En fait, l'explication était bien plus simple. Mon Père, qui avait déjà passé plusieurs scans en raison de problèmes de santé, me confirmerait qu'il a, lui aussi, un cerveau plus petit que la normale. Il s'agit d'une atrophie cérébrale de cause inconnue qui, selon un des neurochirurgiens consultés plus tard, pourrait être présente chez de nombreux individus, sans qu'on le sache. Nous faisons partie d'un club sélect qui compte Albert Einstein parmi ses membres. C'est tout de même plus valorisant de penser que je n'ai pas le cerveau d'un alcoolique fini, mais bien plutôt celui d'un génie !

Et la réputation de Ma Mère était intacte. Elle me regarderait cependant jusqu'à la fin de ses jours d'un œil soupçonneux en se questionnant sur mon propre usage de drogue et d'alcool !

Cette anecdote illustre bien une des croyances pratiques que je mettrai en application à de multiples reprises au cours des mois suivants, à savoir *qu'en matière de santé, toute vérité n'est pas bonne à savoir*.

Pensez-y un peu. Si mes parents avaient su que j'avais le cerveau d'un alcoolique fini, n'auraient-ils pas

été tentés de trouver une meilleure utilisation à leur argent que de me payer des études en pensionnat privé ? Et si moi-même je l'avais su, aurais-je autant travaillé pour mener à terme un bac en administration et mettre toute ma résistance à traverser l'adolescence sans trop me geler le cerveau avec des substances qui peuvent être tellement tentantes ? Je vous le répète, toute vérité n'est pas bonne à savoir.

J'avais définitivement manqué mon avion pour Toronto, mais j'espérais toujours être en mesure de retourner au travail dès le lundi suivant. Lorsque j'ai interrogé Mon Neurochirurgien à ce sujet, il m'a regardée d'un air à la fois surpris et désolé.

« Je pense que vous n'avez pas bien compris. Vous allez être au repos pour au moins deux mois !

— Quoi ?... Deux mois ?... Mais c'est impossible !

— Vous savez, j'aurais prescrit deux mois de congé pour bien moins que ce que vous avez. Toutefois, comme votre état semble stable, je vais vous transférer à l'étage dans une chambre.

— Vous voulez dire que je ne sors pas d'ici tout de suite ? Oh, mon Dieu ! »

Eh non, je ne sortirais pas avant cinq autres jours. Le Neurochirurgien m'a avoué que les résultats du scan continuaient de l'intriguer ; il en avait même discuté avec ses collègues, mais il m'a répété qu'il ne pouvait être certain de rien tant que l'hémorragie ne serait pas résorbée. Nous avons beau essayer de lui faire cracher le morceau, il ne voulait pas s'avancer avant d'avoir pu analyser un nouveau scan, ce qui ne serait pas possible avant quelques semaines. Comme il n'entrevoyait pas d'autres mesures médicales dans l'immédiat et que mon état demeurait bon, nous avons mis cette information de côté pour continuer notre partie de cartes.

Véronique, brillante publicitaire de trente-sept ans, a trois enfants en garde partagée, deux chats à temps plein et... un cancer cérébral.

Le cancer, ce n'est pas drôle. Mais mieux vaut en rire qu'en mourir ! C'est le parti qu'a pris Véronique. À travers une vie de famille mouvementée, entre les traitements de chimio et de radiothérapie, le lecteur suivra ses aventures rocambolesques, parfois tristes, souvent drôles, toujours touchantes.



Véronique Lettre détient un baccalauréat en administration marketing de l'Université du Québec à Montréal. Elle est aujourd'hui vice-présidente marques et contenus chez TVA Publications, et son cancer, diagnostiqué en 2009, ne présente toujours aucun signe de récurrence. Plus fou que ça... tumeur ! est son premier ouvrage.

Christiane Morrow est la mère de Véronique Lettre. Elle est une universitaire spécialisée en orthophonie et en psychopédagogie.